

SPÉCIAL PENTECÔTE

DEMAIN, L'



ÉGLISE

Cette fête est l'occasion pour les chrétiens, dans un contexte de crise, de retrouver un nouveau souffle. Si le temps est aujourd'hui au travail de vérité et de justice, *La Vie* vous propose de dessiner, à l'échelle d'une génération, l'avenir de l'Église dans 20 ou 30 ans.

Ce dossier est né à l'automne 2022 alors que les évêques français s'étaient retranchés dans l'hémicycle à Lourdes pour partager leurs colères, inquiétudes, indignations, blessures et sentiments de désespoir face à la situation d'une Église plus que fragilisée de l'intérieur par des révélations en cascade. Jusqu'à cette intervention de Jean-Marc Eychenne, évêque de Grenoble : « *Notre génération est une génération en quelque sorte perdue. Il faut l'accepter et, simplement et humblement, mettre en place de nouvelles pratiques saines et vertueuses qui pourront permettre à la génération suivante de partir sur des bases nouvelles. Il nous faut travailler pour eux et pas pour nous.* »

D'où l'idée d'imaginer – sans vouloir être exhaustif ni scientifique – quels traits pourrait avoir l'Église en 2050, qui trouverait un « nouveau souffle ». Une église de disciples réfugiés au cénacle qui, comme à la Pentecôte, trouveraient les moyens de sortir pour annoncer la bonne nouvelle. Cette réflexion s'inscrit aussi dans l'élan du Synode sur la synodalité, clé de voûte de la réforme de l'Église voulue par le pape François. Annoncé par Rome il y a maintenant trois ans, celui-ci a peu à peu été rebaptisé « synode sur l'avenir de l'Église ». Preuve de la volonté d'impliquer le plus grand nombre de personnes possibles. Mais aussi signal fort d'une prise de conscience. Celle d'un tournant, marqué par le drame des abus et violences sexuelles, et plus largement par une crise de l'autorité, un effondrement

dans les Églises du Nord, des tensions croissantes entre les différentes chapelles et sensibilités. Mais au-delà de ces constats décourageants, cela démontre une volonté de proposer un horizon, de montrer la lumière au bout du tunnel.

Mais quel horizon à l'échelle d'une génération, alors que le dernier rapport « Trajectoires et origines 2 » de l'Insee et l'Ined atteste d'un déclin du catholicisme dans notre pays ? Dans les sept documents récemment proposés par tous les continents à Rome, des thèmes reviennent de manière récurrente : repenser l'exercice de l'autorité, mieux travailler ensemble, clercs et laïcs, hommes et femmes, prendre d'urgence des décisions concrètes et courageuses concernant la place des femmes, mais aussi constat de l'éloignement des jeunes et mise en garde contre les tentatives de politisation du religieux.

En ouverture de l'assemblée synodale européenne en avril dernier à Prague, le théologien tchèque Tomáš Halik a, quant à lui, posé le constat d'un « *moment décisif* » pour l'Église et d'un « *tournant* » qui pourrait « *avoir un impact sur toute la famille humaine* ». Or, dans les tournants, il est difficile de voir la sortie du virage. « *Si une réforme, un changement de forme, par exemple, de certaines structures institutionnelles, doit porter de bons fruits, elle doit être précédée et accompagnée d'une revitalisation du "système circulatoire" du corps de l'Église – et c'est cela la spiritualité* », ajoute encore Halik. Puisque ce temps de l'année nous invite au renouveau, c'est vers cet horizon d'une revitalisation spirituelle que nous avons choisi de nous tourner, en croisant plusieurs regards. ➤ MARTIN FERON ➔

POUR EXISTER, LES PAROISSES SE FONT MISSIONNAIRES

Dans le diocèse d'Autun, Chalon-sur-Saône et Mâcon, riche d'une histoire exceptionnelle mais frappé, lui aussi, par la baisse de la pratique, la pastorale est désormais centrée sur la transmission et l'annonce de la foi.



Comment, dans les diocèses, l'Église catholique prépare-t-elle l'avenir ? « *Nous essayons d'être davantage missionnaires auprès des personnes, localement et au travers d'initiatives que nous encourageons* », nous dit d'emblée Grégoire Drouot, vicaire général du diocèse d'Autun, Chalon-sur-Saône et Mâcon. La nécessité d'une attitude missionnaire est selon lui, comme pour d'autres prêtres et laïcs rencontrés sur place, évidente, non seulement à cause des difficultés actuelles, mais de manière générale. Le diocèse fait face aux mêmes problèmes que l'on rencontre un peu partout en France : pénurie de vocations, soucis financiers, baisse de la pratique, besoin de se renouveler... Mais il a aussi une histoire exceptionnellement riche d'expériences missionnaires qui lui permettent à la fois de relativiser la portée de la crise actuelle et d'y chercher une inspiration.

DE TAIZÉ À PARAY-LE-MONIAL

Fondé à Autun au IV^e siècle, le diocèse actuel comprend par exemple la ville de Cluny, où est née, au X^e siècle, la célèbre abbaye bénédictine qui a envoyé des milliers de moines irriguer toute la chrétienté occidentale au Moyen Âge, avant de périr et d'être littéralement démontée après la Révolution. C'est aussi dans ce diocèse, à Paray-le-Monial, que les apparitions de Jésus à sainte Marguerite-Marie, au XVII^e siècle, ont donné lieu à la spiritualité du Sacré-Cœur, qui devait connaître un rayonnement mondial au XIX^e siècle dans un contexte de réveil catholique extraordinaire. C'est également ici, à Taizé, non loin de Cluny et inspiré par cet ordre, que le frère protestant Roger Schutz fonda en 1944 la communauté œcuménique qui aujourd'hui attire des dizaines de milliers de jeunes chrétiens tous les ans. Un centre spirituel qui n'a d'égal en France, en nombre de personnes accueillies et en dynamisme missionnaire, que les sessions organisées depuis les années 1970 par la Communauté de l'Emmanuel à Paray-le-Monial.

« *Cet héritage et ce présent nous offrent des pistes pour envisager l'avenir* », estime Francis Manoukian, curé de la paroisse Saint-Lazare-en-Autunois (la cathédrale) et issu de l'Emmanuel. C'est à Taizé, à Paray-le-Monial et dans d'autres lieux historiques encore que son diocèse organise, et de plus en plus, des pèlerinages, des rassemblements et des retraites. « *J'y vois surtout, dans ces deux lieux de pèlerinage*

SCOUTS POUR

LA PLUPART, ces adolescents ont encadré l'École de prière des jeunes (EPJ), organisée par le diocèse en avril dernier.

aux spiritualités différentes, un fruit de la miséricorde de Dieu qui aime et accueille l'autre tel qu'il est. Enormément de vocations naissent dans ces lieux, et des jeunes qui y effectuent un séjour reviennent souvent avec l'envie de créer des groupes de prière dans leurs paroisses et de prendre d'autres initiatives. C'est une source de fécondité évidente pour l'Église », explique ce prêtre dynamique, qui a auparavant mené un important ministère d'évangélisation itinérant et qui a rédigé plusieurs ouvrages pratiques, dont *Paroisse en feu : manuel pratique de la mission paroissiale* (Emmanuel, 2017), qui prône une « Église en sortie », notion forgée par le pape François.

PLUS QU'UN SIMPLE PROBLÈME DE VOCATIONS

Or, le diocèse ne peut pas se contenter de s'inspirer de deux lieux de pèlerinage, même exceptionnels, pour son avenir. Actuellement, pour un territoire qui correspond au département de Saône-et-Loire, soit 550 000 habitants, environ 80 prêtres de moins de 75 ans et 32 diacres permanents sont au service de 48 grandes paroisses, dont la plupart rassemblent des dizaines de clochers. En 1970, on y dénombrait plus de 500 prêtres. La baisse de la pratique est notoire. Actuellement, le diocèse a six séminaristes (à Lyon), et les ordinations sacerdotales se font rares. Le manque de prêtres va s'aggraver à court terme. Mais surtout, la question même de l'avenir de l'Église ne peut pas porter sur cette seule problématique. « La pénurie de vocations est en réalité un effet secondaire de l'incapacité que nous avons de transmettre la foi », estime Francis Manoukian. « L'Église est missionnaire ou elle n'est pas. À notre échelle, cela veut dire que c'est toute la paroisse qui se met en état de mission. Et les missionnaires de demain ne seront pas d'abord les prêtres, car ils vont surtout être occupés à former des personnes », résume Ludovic Bard, prêtre de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul à Mâcon. À 38 ans, il est le dernier à avoir été ordonné prêtre dans le diocèse, l'été dernier.

Transmettre la foi, donc. Telle est la priorité des priorités pour le diocèse. Parmi les actions concrètes, l'évêque Benoît Rivière recommande et s'implique lui-même dans un projet d'« école pour la mission », comme l'explique Grégoire Drouot : « Nous voulons proposer aux baptisés engagés dans leurs paroisses, notamment des jeunes générations, une formation théologique et pastorale, pour qu'ils soient capables de rendre compte de l'espérance qui est en eux. L'idée est aussi de discerner avec eux : quels ministères pourraient-ils remplir dans leurs paroisses pour le bien de l'Église ? » Autre priorité : encourager activement la mise en place de « fraternités locales ». « Il s'agit d'une idée qui figure dans les conclusions de notre synode diocésain clôturé il y a six ans, poursuit Grégoire Drouot. Pour mettre l'Église en mouvement, des personnes peuvent se retrouver autour de la parole de Dieu, pour se soutenir mutuellement. Dans certaines



LUDOVIC BARD, 38 ans, l'un des 80 prêtres du diocèse, s'apprête à lancer un patronage à Mâcon, en septembre prochain.

paroisses, au Creusot notamment, se sont ainsi créées des « petites familles » qui permettent aux personnes d'apprendre à se connaître et à prier ensemble. »

UNE ÉCOLE DE PRIÈRE POUR UNE FOI JOYEUSE

L'accent est mis sur une foi active au travers de l'attention et du soin apportés aux autres. Cette dimension peut attirer des jeunes. Grégoire Drouot en veut pour preuve un pèlerinage de jeunes diocésains à

« L'Église est missionnaire ou elle n'est pas. Et les missionnaires de demain ne seront pas d'abord les prêtres, car ils vont surtout être occupés à former des personnes. »

LUDOVIC BARD, PRÊTRE À MÂCON

Lourdes auquel il a participé pendant la deuxième semaine de ce mois de mai. « Pas moins de 80 jeunes des lycées catholiques du diocèse sont venus. Nombre d'entre eux sont éloignés de l'Église, et il y avait même quelques musulmans. Beaucoup ont été

bouleversés par le contact avec les malades et ont ainsi découvert la foi. Il arrive souvent que des jeunes demandent le baptême après un séjour à Lourdes. » →



Parmi les autres actions concrètes préparant l'avenir, plusieurs prêtres, dont Ludovic Bard, se lancent dans des projets de patronage, qui reviennent à la mode. Grégoire Drouot a, lui, introduit dans le diocèse il y a une quinzaine d'années les Écoles de prière des jeunes (EPJ). Cette initiative qui connaît maintenant un grand succès dans des dizaines de diocèses en France permet de réunir des participants de 6 à 18 ans durant cinq jours pendant lesquels ils découvrent la foi et la prière dans un climat joyeux et fraternel. Chaque année, une centaine d'enfants y participent.

À Buxy, non loin de Chalon-sur-Saône, nous rencontrons, par un dimanche ensoleillé, une dizaine d'enfants et leurs parents, qui ont vécu ensemble une EPJ accompagnés par Ludovic Bard. « *Cela nous permet de découvrir avec nos trois garçons ados qu'une vie spirituelle peut être joyeuse, ce qui est déjà énorme. Plus important encore, les enfants apprennent eux-mêmes à annoncer et à expliquer la foi autour d'eux* », confie Marine Modrin, cheffe de projet en télé-médecine, issue du scoutisme. À l'évidence, le groupe est très motivé, et plusieurs des personnes sont engagées dans différentes paroisses du diocèse. Elles témoignent d'une vie dynamique, à Buxy

RETROUVAILLES INFORMELLES à Buxy de la vingtaine d'adultes et de jeunes qui ont encadré l'EPJ. La prochaine aura lieu à la Toussaint.

même, comme à Givry ou encore à Chalon-sur-Saône, contredisant l'idée reçue selon laquelle l'érosion et le vieillissement seraient un phénomène général. « *À partir du moment où l'on affirme sa foi catholique personnelle dans l'amour – et l'Esprit saint nous aide à le faire – on transmet aussi cette foi* », résume Bruno Thomasset, chef d'entreprise à Buxy et hôte de la rencontre.

DEVENIR « DISCIPLE MISSIONNAIRE »

Pour Ludovic Bard, issu d'un milieu populaire non pratiquant, c'est avec cette attitude et ces activités que l'on peut devenir « *disciple missionnaire* ». Ce terme utilisé par le pape François dans son exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (« la joie de l'Évangile ») est devenu un maître-mot dans le diocèse. « *Un disciple missionnaire prend Jésus comme Seigneur dans sa vie, explique le jeune prêtre. Il ne lui dit pas un oui du bout des lèvres, mais en fait une résolution spirituelle, chaque jour humblement, dans son état de vie, là où il habite, en se mettant à l'écoute de la parole de Dieu, et en fait sa mission. La foi nous envoie vers les autres. C'est notre ligne de conduite pour la pastorale aujourd'hui.* »

TEXTE HENRIK LINDELL PHOTOS MICHEL JOLY POUR LA VIE →

Responsable à la pastorale des jeunes de Lyon, Clémence Pasquier fait le lien entre leurs intuitions missionnaires et l'institution. À 28 ans, forte de son expérience de terrain, elle continue à espérer.

« NE PAS SE PRIVER DE LA RICHESSE QUE PEUVENT APPORTER LES FEMMES »

« Dans le Credo, comment continuer à répéter "Je crois en l'Église", et l'affirmer "sainte", tout en encaissant scandale après scandale ? Si la sainteté de l'Église était évidente, ça ne serait pas du domaine de la foi. Et la foi, c'est d'abord la confiance en Dieu qui n'abandonne pas son Église... même si je dois accepter que celle que j'espère n'est pas toujours celle que Dieu édifie. Nous avons tant d'images à casser – et les crises successives, paradoxalement, nous y aident – pour ne faire de l'institution ni un lieu de pouvoir, ni une idole. Et puisque Dieu choisit de continuer à passer par nous, regarder ce qui nous blesse aujourd'hui me semble nécessaire pour saisir les conversions à vivre.

Parmi les défis de notre génération, au-delà de la question des abus, demeure celle des querelles de chapelles, rendues visibles sur les réseaux sociaux. Ces tensions blessent profondément

et engendrent des réflexes de citadelle assiégée. Dans l'exhortation apostolique *Christus vivit*, le pape François écrit qu'« en apprenant les uns des autres, nous pourrions mieux refléter ce merveilleux polyèdre que doit être l'Église de Jésus-Christ ». Cet appel lancé aux jeunes en premier est exigeant : voir l'autre comme une occasion d'apprendre de sa façon de vivre l'Évangile, de sa relation avec Dieu, avec les autres. Si notre génération arrive à vivre ça, ce sera énorme. Je vois de plus en plus de jeunes se nourrir de plusieurs traditions, passant du pèlerinage de Chartres à une session à Paray-le-Monial, ou qui vivent dans un foyer du Chemin neuf et vont à la messe en rite extraordinaire. J'ose espérer que ce réflexe de nous ranger dans des "cases" et de nous juger les uns les autres prendra moins de place.

« Il faut faciliter l'accès à la formation théologique, multiplier les lieux et contextes adaptés aux voix féminines ! »

Qu'on le veuille ou non, la place des femmes dans l'institution est un sujet, car bien des situations blessent, interrogent, clivent. Les quelques femmes en responsabilité que je connais restent des exceptions, et il faut souvent pousser les murs pour prendre sa place dans un milieu par défaut masculin. Ce n'est pas forcément une question d'ordination ou de lutte de pouvoir, mais de ne pas nous priver de la richesse que peuvent apporter les femmes, même en termes de prédication, d'enseignement, de regard sur la Bible ! Il faut réellement encourager, faciliter l'accès à la formation théologique, multiplier les lieux et contextes adaptés aux voix féminines !

Mais les choses évoluent, et il y a des signes encourageants : par exemple, plusieurs femmes dans des territoires différents ont chacune senti un appel à vivre une consécration au service de l'Église, sur le modèle des vierges consacrées

mais avec une mission ecclésiale, au service d'un territoire. Chacune est allée frapper à la porte de son évêque et, ensemble, en dialogue avec Rome, ils imaginent une façon de répondre à cet appel. Au-delà du résultat final, c'est le processus que je trouve intéressant : une remise dans les mains de l'institution, et une réflexion commune sur la place des femmes dans l'Église.

NE PAS SE COUPER DE L'INSTITUTION

S'en remettre à l'institution, c'est ce qu'a fait François d'Assise. Il avait beau être radical dans sa façon de vivre l'Évangile, il a gardé l'obéissance à l'Église et un respect pour les prêtres, même les plus pécheurs. Oui, nous devons "réparer l'Église", mais il ne faut pas croire que nous allons réparer à partir de rien, ou à partir de soi !



GOUL PERSO

CLÉMENCE PASQUIER

est responsable de projets étudiants et jeunes professionnels pour la pastorale des jeunes de Lyon.

François d'Assise était un homme d'intuitions fortes, perméable à ce que l'Esprit faisait, mais il ne s'est jamais coupé de l'institution alors qu'elle est tout ce qu'il y a de plus rigide, lent, peu malléable... Car elle est aussi ce qui fait que les choses perdurent dans le temps. Nous devons toujours faire dialoguer intuition et institution, malgré les frottements. C'est d'ailleurs ainsi que je vois mon rôle, à la pastorale des jeunes de Lyon : l'huile dans les rouages qui aide ces jeunes petits prophètes, empêcheurs de tourner en rond et qui cassent parfois les pieds, à ne pas baisser les bras.

Je rêve d'une Église plus au fait sur les questions de santé mentale. Il n'y a pas un seul lieu où nous ne sommes pas confrontés à des jeunes avec des bagages de plus en plus lourds et de plus en plus tôt ! L'Église comme "hôpital de campagne" est un cap. Actuellement, nous sommes au mieux un bureau d'infirmière scolaire : nous prenons soin de ceux qui vont bien, mais sommes démunis face à de grosses problématiques...

Dieu a toujours réformé l'Église par la sainteté. Si l'envie de claquer la porte est parfois présente, je veux choisir de ne pas fuir et de me tenir disponible au travail de la grâce. Sur tous ces sujets, chacun peut déjà se laisser déplacer, convertir. Et plus je choisis de me donner dans l'Église, plus j'ai envie de faire des choses qui me donneront envie non seulement de croire, mais même de l'aimer encore dans 30 ans. »

INTERVIEW YOUNA RIVALLAIN

« EN EUROPE, NOUS DEVONS DÉVELOPPER UNE PENSÉE NOUVELLE SUR L'INCULTURATION »

Archevêque de Luxembourg, le cardinal Jean-Claude Hollerich est membre du conseil des neuf cardinaux chargés d'assister le pape François dans sa réforme de l'Église. Il nous confie sa vision pour demain.

Figure majeure de l'épiscopat européen et proche du pape François, Jean-Claude Hollerich a été missionnaire au Japon pendant 17 ans jusqu'à sa nomination comme archevêque de Luxembourg en 2011. Une expérience fondatrice qui inspire sa réflexion sur l'avenir de l'Église en Europe. Rapporteur général du Synode sur la synodalité, dont il est une des chevilles ouvrières, il nous reçoit lors d'un de ses passages à Rome, par une journée ensoleillée de printemps.

LA VIE. En Europe, les catholiques connaissent une situation de déclin et de minorité relativement nouvelle. Comment affronter la réalité sans désespérer ?

JEAN-CLAUDE HOLLERICH. D'abord, en se gardant d'idéaliser le passé. Actuellement, que se passe-t-il ? Notre message n'est plus compris. Les jeunes diraient les choses ainsi : « Cela ne me sert à rien. » Nous devons donc proclamer l'Évangile de manière que les gens s'aperçoivent qu'il leur apporte quelque chose, une joie de vivre, et qu'en vivant cela, ils deviennent membres d'une communauté. Car selon moi, le décrochage est en grande partie dû à une approche de plus en plus individualiste de la foi qui peut se traduire par « la spiritualité, oui, la religion, non ». La spiritualité, c'est la religion individuelle, que je fais à mon image. Le christianisme, c'est le contraire : je suis créé à l'image de Dieu et je suis restauré dans le Christ, donc il faut que mon visage ait les traits du Christ.

Vous avez été missionnaire au Japon pendant plusieurs années, où l'Église catholique est ultraminoritaire. En quoi cela peut-il nourrir notre réflexion sur la situation nouvelle de minorité en Europe ?

J.-C.H. Le catholicisme dans lequel j'ai grandi, celui du Luxembourg de mon enfance, était un catholicisme populaire, rythmé par les processions... En arrivant au Japon, j'ai découvert un pays où tout cela n'existait pas. Dans ce genre de situation où l'on se retrouve assez isolé, il faut creuser son intériorité ou abandonner la foi. J'ai choisi la première option.

Plus l'on vit dans une société qui n'est pas chrétienne, plus il faut pouvoir percevoir la présence de Dieu dans cette culture. Jésus précède les missionnaires. Aujourd'hui, nous nous trouvons dans la même situation en Europe... Alors, allons-nous réagir en regardant en arrière, en espérant restaurer cette Église

qui existait, peut-être, il y a un demi-siècle ? Ou allons-nous découvrir des traces de Dieu dans la sécularisation d'aujourd'hui ? Ma conviction est que l'on est mieux au service quand on est un petit groupe. S'il y a plus de serveurs que de clients dans le restaurant, c'est le chaos. Cependant, dans la culture de notre temps, il y a des choses qui s'opposent à Dieu, c'est évident. Mais il y a aussi des traces de Sa présence, bien réelles, et si nous ne parvenons pas

« La théologie doit s'élaborer en dialogue avec le monde numérique et postmoderne d'aujourd'hui. Nous sommes au début d'une autre civilisation. »

à les identifier, nous ne pouvons pas proclamer l'Évangile. Or l'Église doit proclamer l'Évangile, ce n'est pas une option.

D'ordinaire, lorsque l'on parle d'inculturation, on pense plutôt aux pays du Sud... Rarement à l'Occident !

J.-C.H. Or, c'est cela qui manque en Europe, cruellement : une pensée nouvelle sur l'inculturation. En outre, plus personne ne comprend une théologie qui se contente de répéter les arguments du passé. La théologie est nécessaire, elle doit s'élaborer en dialogue avec le monde numérique et postmoderne d'aujourd'hui. D'autant que de nouveaux défis sont en train d'apparaître, avec le transhumanisme et l'explosion du virtuel... Nous sommes au début d'une autre civilisation. Les transformations en cours me semblent aussi grandes que l'invention de la roue, et les gens ne s'en rendent pas compte. Nous essayons d'apporter des réponses avec des outils d'avant, et évidemment cela ne fonctionne pas. Il nous faut donner des réponses d'aujourd'hui, et pour les chercher, il faut être ensemble, avec tout le peuple de Dieu. C'est cela le sens de la synodalité.

Pensez-vous que les catholiques puissent disparaître un jour ?

J.-C.H. Oui. Si l'Église catholique ne se réveille pas, cela pourrait arriver. Mais le pape fait tout pour que cela n'arrive pas et j'ai confiance en l'Esprit saint, je pense que Dieu ne nous abandonne pas, donc je reste optimiste.

Se réveiller... mais comment ?

J.-C.H. En changeant de vision ! Au Luxembourg, moins de 50 % des gens se disent « religieux » ; 12 % disent pratiquer une religion. C'est d'ailleurs beaucoup plus que ce que me racontent les prêtres, qui voient les fidèles lors des grandes occasions, les grandes fêtes liturgiques ou les baptêmes, les mariages et les enterrements, mais la pratique dominicale est encore plus basse que cela. Le christianisme survit en ville, tandis qu'un paganisme se développe à la campagne, car les villes ont encore suffisamment d'habitants pour que les communautés chrétiennes puissent exister. Tandis qu'à la campagne, il devient difficile d'avoir des communautés, ou alors il faut se déplacer.

Précisément, dans bien des pays d'Europe, il n'y a déjà plus suffisamment de prêtres pour couvrir tout le territoire. Que faire ?

J.-C.H. Nous arrivons à un moment où nous devons nous poser des questions sérieuses sur le sacerdoce. Si une communauté n'a pas de prêtre, on peut par exemple demander aux fidèles de cette communauté de discerner qui, parmi eux, pourrait être ordonné

pour assurer l'eucharistie et une présence du Christ dans cette communauté. Le système actuel ne fonctionne plus, et cela ne va pas aller en s'améliorant. Mais beaucoup d'évêques ont peur de tirer les conséquences de cette situation. Les prêtres *fidei donum* (prêtres envoyés, qui restent attachés à leur diocèse d'origine et y reviennent après plusieurs années passées en mission, ndlr) peuvent permettre de trouver une solution temporaire mais, à la longue, cela ne peut pas fonctionner. Le changement est bien trop grand. Si l'on envoyait en Europe des missionnaires, formés à la mission, ce serait différent, mais c'est rarement le cas. →

SELON JEAN-CLAUDE HOLLERICH,

« le système actuel ne fonctionne plus ».



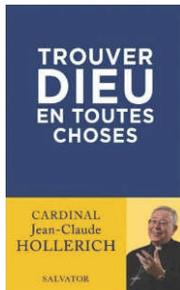
STEFANO SPAZIANI/REA

Comment imaginez-vous le visage de l'Église à échéance d'une génération ?

J.-C.H. Il y aura davantage de petites communautés, mais de sensibilités très diverses. De plus en plus, le défi sera de les faire vivre ensemble. Le rôle de l'évêque sera de plus en plus de rassembler, de mettre ensemble. D'où le besoin et l'urgence de la synodalité, car il devient impossible de gouverner l'Église de haut en bas. L'ecclésiologie doit aller du bas vers le haut, et la synodalité, loin d'être une lubie, est une réalité profondément ecclésiale que nous avons trop longtemps négligée. Il s'agit de sortir d'une vision de l'Église sur un modèle pyramidal pour passer à la réalité du peuple de Dieu en marche, parmi lequel on trouve des ministères ordonnés, qui resteront toujours importants, et d'autres ministères non ordonnés, qui naîtront et s'effaceront selon les besoins des temps.

Vous évoquiez juste avant l'importance de l'unité mais certains estiment que la synodalité fait exploser les demandes individuelles en morcelant et polarisant davantage l'Église...

J.-C.H. D'où la nécessité du discernement ! Si chacun joue sa mélodie propre, cela sera effectivement la cacophonie. C'est le rôle du pasteur et de l'évêque que d'opérer un discernement, à partir de la matière première, qui est fournie par les gens. Si toute la



À LIRE 

Trouver Dieu en toutes choses. Plaidoyer pour la réforme de l'Église, du cardinal Jean-Claude Hollerich, Salvator, 2022, 18 €.

POUR L'OCTAVE DE PÂQUES 2023, au Luxembourg, c'est une femme, Renée Schmit, qui a été chargée de la grande prédication.

communauté est appelée à s'exprimer et à discerner, les gens doivent comprendre que c'est l'évêque qui parfait le discernement. Il y aura sans doute des déçus à la fin du synode, parce que certains pensent qu'il va statuer sur tel ou tel point. Ce n'est pas le cas. Il n'y a pas d'agenda caché. Le synode porte sur la synodalité : c'est sa finalité précise. Ce n'est pas un synode sur l'ordination des femmes ou l'homosexualité, ou un autre thème précis. Cela étant dit, je pense que si le système synodal parvient à être établi, certaines de ces questions pourront être résolues par la suite. Mais d'abord, il faut travailler en profondeur et établir le système.

Parmi les thèmes les plus débattus aujourd'hui, et déterminants pour l'avenir, il y a la question des responsabilités accordées aux femmes. Qu'en pensez-vous ?

J.-C.H. Je pense que centrer la question des femmes sur un ministère ordonné est une manière de passer à côté de l'enjeu. Les demandes faites en ce sens me semblent parfois receler une forme de cléricisme. Bien sûr, il faut y réfléchir. Le pape a répété le « non » au sacerdoce pour les femmes, mais pour ce qui concerne le diaconat, la question est ouverte, même si ce n'est pas la question centrale. Ce qui est central, c'est la dignité baptismale. Or, le clergé est une société d'hommes, et il y a parfois une peur du féminin, ce qui signifie que le célibat n'est pas vécu de manière mature. L'enjeu est d'abord que l'Église prenne conscience de l'égalité conférée par le baptême.

Certes, mais comment ?

J.-C.H. Pour l'octave de Pâques au Luxembourg, il y a toujours une grande prédication à la cathédrale, et c'est un grand honneur que d'en être le prédicateur. Cette année, comme il y a deux ans, j'ai demandé à une femme de le faire, en conformité avec le droit canonique, au sens où il ne s'agit pas d'une homélie. Je n'agis pas ainsi pour des raisons politiques ou idéologiques, mais parce que la parole des femmes sur l'Évangile est un enrichissement pour toute l'Église. Dans mon diocèse, des femmes sont déléguées épiscopales. Il existe encore une différence entre délégué et vicaire épiscopal car il faut être prêtre pour pouvoir être vicaire épiscopal. Mais dans la nouvelle constitution de la Curie, les préfets de dicastères peuvent être des laïcs. La même chose pourrait advenir au niveau diocésain : ne plus faire de différence entre un vicaire épiscopal prêtre et une déléguée épiscopale non prêtre. Sur ce point, le droit canonique doit encore changer. J'espère aussi que l'on va découvrir que dans une Église synodale, les pasteurs et les évêques écoutent vraiment les femmes. On ne peut pas être évêque si l'on n'écoute pas les femmes. ♡

INTERVIEW MARIE-LUCILE KUBACKI →



ARCHEVÊCHE DE LUXEMBOURG

Pour l'historien Guillaume Cuchet, la recomposition du paysage religieux en France est telle que le catholicisme, qui s'effondre, se voit de plus en plus concurrencé par l'islam et le protestantisme évangélique.

« LE CATHOLICISME POURRAIT DEVENIR LA DEUXIÈME OU TROISIÈME RELIGION DU PAYS »



PATRICK GAILLARDIN POUR PRIER

GUILLAUME CUCHET est professeur d'histoire contemporaine. Il est l'auteur de *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* (Seuil, 2018) et *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?* (Seuil, 2021).

LA VIE. Le catholicisme en France traverse une crise, mais historiquement l'Église en a connu d'autres. Cette crise est-elle plus grave ?

GUILLAUME CUCHET. Quand on relit aujourd'hui des témoignages datant des années de la crise post-conciliaire, de la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905 ou des lendemains de la Révolution, quand Pie VII négociait difficilement le concordat napoléonien, force est de constater qu'on avait déjà le sentiment que l'Église vivait une crise majeure, potentiellement mortelle. Ses adversaires annonçaient volontiers « la fin des dogmes » à courte échéance – ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Donc, du point de vue de l'intensité de la crise, notre situation n'est pas nouvelle ni même, sans doute, pire que par le passé, mais sa nature est différente et, à bien des égards, plus inquiétante. Les crises du passé provenaient souvent de chocs externes, d'origine politique, généralement, alors que, dans le cas présent, les principaux facteurs sont

« La question est de savoir si ce qui nous arrive en Europe, protestants classiques et catholiques confondus (la "sécularisation"), est une exception planétaire ou une expérience appelée à se répandre. »

internes, liés à l'effondrement de la pratique, des vocations, de la crédibilité du message, à la crise des abus sexuels. Le fond est davantage engagé.

L'enquête « Trajectoires et origines 2 », de l'Insee et de l'Ined, publiée le 30 mars, suggère une désaffection accélérée pour le catholicisme, mais la pratique religieuse reste importante chez les populations immigrées en France. Ces données permettent-elles d'imaginer à quoi ressemblera l'Église dans 30 ans ?

G.C. Je le crois. Cette enquête devrait être méditée sérieusement par les catholiques français et leurs pasteurs car elle est très instructive. Le premier constat est que les choses évoluent très vite depuis Trajectoires et origines 1, en 2008. Nous sommes dans une phase de recompositions accélérées, et ce d'autant plus que l'enquête porte sur les 18-59 ans, c'est-à-dire sur des gens nés après 1960, ligne de partage désormais bien repérée par les historiens. Ces générations sans grand passé religieux sont disponibles pour de profondes réorganisations. L'enquête confirme des tendances déjà repérées mais qui s'accroissent : la montée de l'islam (de 8 à 11 %, + 37 % en 12 ans), l'effondrement du catholicisme (de 43 % à 25 %), la montée des sans-religion (de 45 % à 53 %). Si on prolonge les courbes, on voit bien le paysage qui va s'imposer. L'immigration joue un rôle croissant dans ces évolutions

parce qu'elle reste massive (plus de 10 % de la population) et qu'elle recompose la religion « qui reste ». Les Français sans ascendance migratoire continuent à sortir massivement du catholicisme comme si de rien n'était. Dans ces conditions, si rien ne change, il n'est pas impossible que le catholicisme devienne, un jour pas si lointain, la deuxième, voire la troisième religion du pays. Ce qui était hier encore inimaginable ou considéré comme une hypothèse d'école idéologique est devenu possible, voire probable. De bons spécialistes de l'islam et du protestantisme évangélique en sont persuadés.

La crise est-elle spécifiquement catholique ?

G.C. La vraie nouveauté de « Trajectoires et origines 2 » est la progression spectaculaire des protestants évangéliques (9 % de la population en France métropolitaine entre 18 et 59 ans déclarent « une autre religion chrétienne » que la catholique. Une partie croissante d'entre eux est évangélique, n.d.r.). Jusqu'ici, cette montée rebattait les cartes du christianisme à l'échelle planétaire (c'est la religion qui marche le mieux dans le monde), mais elle était restée relativement modeste en France. Ce n'est plus le cas. La crise est-elle spécifiquement catholique pour autant ? Le catholicisme se porte plutôt bien ailleurs dans le monde, et en Europe, les grandes Églises protestantes sont, elles aussi, à la peine. La vraie question, à mon avis, est de savoir si ce qui arrive en Europe aux protestants classiques et catholiques confondus (la « sécularisation ») est une exception planétaire ou une expérience prototypique appelée à se répandre dès lors que les conditions en seront réunies pour les autres. Les avis sont partagés. ♣

INTERVIEW H.L.

« C'EST UN RETOUR AUX ORIGINES ET À L'ÉVANGILE »

Évêque de Grenoble et Vienne, Jean-Marc Eychenne voit dans l'appauvrissement de l'Église une opportunité de revenir à une humilité originelle.

« Lorsque l'on observe les chiffres de l'Église catholique en France, et l'effondrement des courbes de baptêmes, d'enfants catéchisés, de mariages et d'ordinations, il y a quelque chose d'un peu "désespérant". Mais la sociologie, en particulier dans le domaine religieux, n'exprime pas toute la complexité de la situation. Cette année, j'ai été particulièrement marqué par les lettres des catéchumènes adultes se préparant à recevoir le baptême à Pâques. J'ai été saisi de l'importance qu'ils accordaient à cette vie nouvelle qui allait surgir en eux, et j'ai mesuré, en les lisant, combien nous avions perdu cela. C'est avec ce sens de la grandeur du baptême, si présent dans l'Église primitive des Actes des Apôtres, mais aussi dans les jeunes Églises qui se construisent dans le monde, que nos "vieilles" Églises doivent renouer pour retrouver un nouveau souffle.

MAIN INVISIBLE DANS LA SOCIÉTÉ

L'Église qui vient, comme le disait Benoît XVI (*alors professeur Joseph Ratzinger, voir encadré*) en 1969, occupe une place modeste. Elle est levain dans la pâte et main invisible dans la société. Elle occupe moins le devant de la scène, et elle se voit parfois moquée et, à juste titre,

décrédibilisée en raison du drame des abus. Mais c'est dans cette humilité et cette modestie qu'elle retrouve vraiment sa place. En tant qu'évêque, je rejoins mon confrère Pascal Wintzer lorsqu'il écrit qu'il faudra du temps pour que la confiance puisse être retrouvée. Nous sommes la génération "perdue" en quelque sorte. Cela nous collera à la peau peut-être jusqu'à la fin de l'exercice de notre ministère, et nous devons l'accepter, sans jamais oublier que celles qui restent marquées par une cicatrice jusqu'au terme de leur vie, ce sont d'abord les personnes victimes. C'est une tâche que nous ne pourrons pas effacer par de belles déclarations ou de bonnes mesures, par ailleurs nécessaires. Il nous faut aller jusque dans les profondeurs de l'abaissement, vivre une kénose (Philippiens 2).

En même temps que nous traversons ce désert, nous essayons de travailler pour la ou les générations d'après, pour envisager comme dit l'Apocalypse, "des cieux nouveaux et une terre nouvelle". À quoi pourrait

« L'Église qui vient devra trouver un équilibre entre des points stables de présence chrétienne, des petites fraternités, et, pour les prêtres, de nouvelles formes d'itinérance. »

ressembler cette terre nouvelle ? Parmi les pousses qui sortent de terre dans certains villages et quartiers, j'observe de petites fraternités composées de gens qui se mettent à reprendre leur baptême au sérieux. Ces personnes formulent les choses ainsi : "Je suis baptisé, ce n'est pas

rien. Je suis un disciple missionnaire, et il faut qu'avec quelques autres nous nous retrouvions autour de la Parole de Dieu pour qu'elle éclaire ensemble nos vies." Parfois, des prêtres ou des religieux viennent les aider à

approfondir cette foi, et administrer les sacrements. L'Église qui vient, me semble-t-il, devra trouver un équilibre entre des points stables de présence chrétienne et de ressourcement, des petites fraternités où se livrer en confiance, et, pour les prêtres, de nouvelles formes d'itinérance.





DIOCÈSE DE GRENOBLE-VIENNE

DÉNIS MEYERHANS-LUCAS



JEAN-MARC EYCHENNE

est évêque de Grenoble et Vienne depuis 2022 après avoir dirigé le diocèse de Pamiers, Couserans et Mirepoix, en Ariège.

SUR LE CHEMIN DE COMPOSTELLE entre Le Puy-en-Velay et Conques.

C'est en quelque sorte un retour aux origines, à l'Évangile et à l'Église primitive. La rencontre entre Jésus et la Samaritaine. Jésus qui marche sur la route d'Emmaüs avec deux disciples, qui envoie les 72 en mission, deux par deux. À Pâques, nous avons lu le récit des voyages de saint Paul, obligé de partir parfois parce qu'il craint pour sa vie ou parce qu'ayant suscité une dynamique chrétienne à un endroit, il laisse là quelques responsables, quelques anciens, nous disent les Actes des Apôtres, et s'en va annoncer l'Évangile ailleurs. Cela peut nous inspirer. J'imagine de petites fraternités locales suscitées parfois par un prêtre, parfois par une religieuse ou un religieux, qui repartiront en laissant une organisation des responsabilités dans cette petite communauté et en disant "Voilà comment vous allez éventuellement pouvoir continuer à vivre", avant de partir ailleurs...

COMME DES PÈLERINS

Quand je pense à l'appauvrissement de l'Église que nous expérimentons me vient à l'esprit l'image des pèlerins sur les

chemins de Compostelle ou d'ailleurs. Au début du chemin, vous ployez sous le poids de votre sac, et à mesure que vous vous délestez, vous vous faites plus disponible à la beauté du paysage et à la rencontre avec l'autre. Sous le souffle de l'Esprit, cet appauvrissement nous rend disponible pour des choses nouvelles, des cieux nouveaux et une terre nouvelle. C'est assez enthousiasmant, même s'il faut avoir un tempérament de créateur, et celui qui rêverait d'une vie confortable dans une

institution ayant pignon sur rue risque d'être mal à l'aise. En termes de profils vocationnels, cela implique que nous nous adressions à des jeunes ou à des moins jeunes qui ont envie d'ouvrir des chemins nouveaux, et de faire l'ascension de telle ou telle pente rocheuse. Comme le dit le pape François, des missionnaires humbles et itinérants. Des prêtres au service du baptême des fidèles, habités par une spiritualité du "lavement des pieds". » 9

INTERVIEW M.-L.K.

« Repartir de zéro »

« De la crise actuelle émergera l'Église de demain – une Église qui aura beaucoup perdu. Elle sera de taille réduite et devra quasiment repartir de zéro. Elle ne sera plus à même de remplir tous les édifices construits pendant sa période prospère. Le nombre de fidèles se réduisant, elle perdra nombre de ses privilèges. Contrairement à une période antérieure, l'Église sera véritablement perçue comme une société de personnes volontaires, que l'on intègre librement et par choix. En tant que petite société, elle sera amenée à faire beaucoup plus souvent appel à l'initiative de ses membres. »

Joseph Ratzinger, interview à la radio Hessische Rundfunk, 1969.